

Crète, aujourd'hui.

Le village d'Amiras était immobile, comme un théâtre attendant le lever de rideau. Une brume de chaleur miroitante s'élevait des rues pavées. À la terrasse du *kafenío*¹, des chaises vides étaient placées en petits groupes désordonnés entre les tables carrées. Devant le supermarché fermé, des sacs d'olives en toile de jute étaient suspendus au-dessus de cageots de pommes de terre et d'autres légumes, les protégeant de l'accablant soleil méditerranéen.

Un troupeau de chèvres à poils longs se déplaçait dans l'ombre de la chapelle perchée au sommet de la colline. Pendant quelques secondes, le tintement sourd de leurs clochettes brisa le silence et la tranquillité de l'heure de la sieste. Dans le bas du village, une porte bleue s'ouvrit avec un grincement et une dame d'âge moyen aux hanches larges remonta les rues étroites d'un pas précipité. Sous l'ombrage d'un bougainvillier vermillon, un chat blanc maigrelet flaira l'air, plissa les yeux et regarda la dame passer.

Dans une maison, un vieux couple était assis, aussi immobile et silencieux que le mur de pierre. Un crucifix était accroché au-dessus d'une icône de saint Georges aux couleurs criardes. Le martyr occupé à terrasser un dragon semblait se laisser distraire par un objet du salon : une

1 Café grec traditionnel.

ancienne boîte de chocolats remplie de photographies, de lettres et de petits souvenirs, posée au milieu d'une table basse ronde. La vieille dame, Maria, tendit la main pour prendre une photo passée de Poppy tenant son bébé dans ses bras. Elle examina l'image et se remémora les derniers mots de Poppy, encore frais dans son esprit, bien que des décennies se soient écoulées.

Oublie-moi, maman. Oublie que j'ai jamais existé.

Un rayon de soleil filtra à travers la fenêtre et inonda de lumière la main marquée de cicatrices de Maria – déplaisant rappel de l'incendie. Ces blessures mettaient du temps à guérir. Son visage flétri se durcit alors qu'elle prenait une décision.

— Je vais leur écrire, Vassili, dit-elle à l'homme qui ressemblait à Einstein, assis devant la cheminée. Voula m'aidera.

Elle rangea la photo et remit le couvercle de la boîte.

— Dieu s'impatiente, et j'en ai assez, de tout ça.

Elle se signa trois fois et joignit ses doigts arthritiques en signe de prière.

Vassili hocha la tête, comme s'il comprenait, mais le passage des ans avait émoussé son chagrin. Il posa son *komboloi*¹ d'ambre et s'approcha d'elle en clopinant.

— Ne gaspille pas tes pensées pour quelque chose qui n'est plus, vieille femme.

Il lui déposa un baiser sur le front. En dépit de ce conseil, des scènes du passé revenaient hanter Maria.

— Je ne peux pas oublier, murmura-t-elle, regardant fixement les fantômes qui envahissaient la pièce aux murs blanchis à la chaux.

Vassili suivit son regard, incapable de voir ces revivants. S'apercevant de sa confusion, Maria souhaita que l'âge affaiblisse aussi son esprit. Les regrets étaient deve-

1 Sorte de petit chapelet.

nus inutiles. Le temps du pardon était venu, et Maria espérait toucher la joue de l'enfant de Poppy avant de mourir.

—Angelika a le droit de connaître la vérité, vieil homme... C'est notre petite-fille.

—Maman, papa, votre dîner est là !

Voula apparut dans l'embrasement de la porte, le rideau de lanières multicolores s'enroula autour de sa robe noire délavée. Elle serrait une cocotte contre son ventre et son visage de gargouille avenante était fendu d'un grand sourire.

—Inutile de crier, Voula, dit Maria, nous ne sommes pas sourds...

Vassili mit une main en cornet.

—Hein, qu'est-ce que c'est ? Ah, le dîner ! Aucune chance d'avoir de la viande, je suppose ? J'ai hâte que le carême soit terminé... Je sens déjà la bonne odeur de l'agneau !

Il traîna les pieds jusqu'à la table de la cuisine.

—Plus que quelques jours avant Pâques, papa ! J'ai fait des poivrons farcis. Tu veux un verre du vin de Demitri ?

Voula mit la table dans un cliquetis de couverts entrechoqués, puis elle aida Maria à sortir de son fauteuil.

—Autre chose ? demanda-t-elle en versant le *krási*¹ dans les verres avant de servir le repas.

Maria coupa un poivron en deux, se pencha sur son assiette et en sentit le contenu. Voula cessa de s'affairer pour regarder Maria goûter la farce composée de riz, d'herbes aromatiques, de raisins secs et de pignons. Quand elle hocha la tête d'un air approbateur, Voula expira lentement et sourit.

—Je veux écrire à Poppy et à Angelika, déclara Maria, catégorique.

1 Vin, généralement mêlé à de l'eau.

Voula écarquilla les yeux. Elle jeta un coup d'œil à Vassili, qui mangeait de bon appétit.

— Tu en es sûre, maman ?

Elle baissa la voix.

— Et si les ennuis recommencent, après toutes ces années ? Ne vaut-il pas mieux oublier ? On ne peut pas ramener les morts à la vie.

— Non, répondit Maria, dont le visage aux traits tirés paraissait encore plus émacié au-dessus des légumes aux couleurs vives. Ma décision est prise.

* * *

— Comment veux-tu commencer ta lettre, maman ? demanda Voula le lendemain, tenant son stylo au-dessus d'un cahier d'exercices pour enfant.

Maria grommela.

— Ça fait des heures que j'y pense. C'est le début, le plus difficile... S'il n'est pas parfait, elles chiffonneront cette lettre et la jetteront à la poubelle. Nous n'avons qu'une chance, Voula. Nous devrions mettre les deux lettres dans la même enveloppe et l'adresser à Angelika. J'ai peur que sa mère ne déchire l'enveloppe sans l'ouvrir, sinon. Alors, voyons voir... Comment allons-nous commencer ?

— Je sais ! Pourquoi pas : *Chère Angelika* ?

Maria leva les yeux au ciel. Elle se demanda si sa belle-fille, qui avait soixante-cinq ans, était plus sénile qu'elle, qui en avait quatre-vingt-dix.

— Oui, très bonne idée, Voula, dit-elle d'un ton sarcastique. Et ensuite ?

Voula haussa les épaules. Le geste fit trembloter ses seins.

— Écris ceci, alors... *Cela fait longtemps que j'ai envie de t'écrire. J'espérais te voir avant de mourir, mais je me rends compte que notre rencontre est peu probable.*

— Maman !

— Oh, Voula, regarde les choses en face : je ne vais plus faire long feu ! Finissons cette lettre avant que l'ange Gabriel ne vienne jouer à ta place ce rôle de secrétaire.

Voula se gratta le menton et hocha la tête.

— Bien ! Écris ceci, Voula : *Angelika, s'il te plaît, dis à ta mère que je n'ai jamais cessé de l'aimer. Prends-la dans tes bras et embrasse-la de ma part. Poppy est dans mon cœur. Dis-lui que je suis désolée. Sincèrement désolée. Si j'avais pu faire les choses autrement, je l'aurais fait.*

— Maman, comment pouvons-nous savoir si Angelika lit le grec ?

— Espérons que Poppy le lui aura appris ! Quoi qu'il en soit, nous pouvons demander à Demitri de nous traduire cette lettre. Que pourrions-nous écrire, maintenant ? Peut-être quelque chose au sujet du père d'Angelika...

Songeuse, Maria inclina légèrement la tête sur le côté et soupira.

— Yeorgo... N'était-ce pas un bel homme, Voula ?

Un moment silencieuse, Maria eut un air absent.

— C'est aussi cela qui est difficile. Je ne sais pas si Angelika est au courant.

* * *

Voula s'assit en face de Maria à la table de la cuisine et ouvrit le cahier d'exercices.

— Ça fait une semaine, et nous ne sommes pas plus avancées, maman. Nous ferions peut-être mieux d'écrire *À suivre* au bas de cette lettre et de la poster comme ça...

Leurs regards se croisèrent. Maria secoua la tête.

— La lettre à Poppy n'était pas si difficile à écrire, mais je ne sais pas quoi dire à Angelika. Continuons à y travailler. Je ne la posterai que quand elle sera parfaite, Voula, mais ce n'est pas aussi simple que je le croyais... Que penses-tu que nous devrions écrire ?

— Parle-lui de ses tantes, de ses oncles et de ses

cousins. Et pourquoi pas de moi, de mes enfants et de mes petits-enfants ?

— Non. Je veux lui parler de quelque chose d'important.

À nouveau, elles se regardèrent. Un coq chanta, dehors.

— Allons, allons, tu vois très bien ce que je veux dire, Voula ! Je ne devrais pas avoir tant de mal à écrire une simple lettre alors que j'ai été enseignante. Prépare-nous du café, et nous nous assiérons dans le jardin pour faire du crochet.

Elles s'installèrent à l'ombre d'un vieil olivier, en face de la porte de la maison. Maria promena son regard sur les toits du village, sur le clocher de l'église d'Ágios Yeorgios. Elle suivit des yeux le bus du coin, qui de cette distance paraissait minuscule. Il remontait la route pâle et poussiéreuse qui sortait du village. Juste assez large pour que deux voitures puissent s'y croiser, cette route serpentait entre des oliveraies d'un vert argenté, en direction de la plage et du village de pêcheurs d'Arvi. L'écho d'un coup de klaxon leur parvint alors que le bus approchait d'un virage. La gorge d'Arvi, bien visible, formait une profonde entaille dans la roche rouge. Des vautours s'élançaient du haut des flancs abrupts du canyon pour tourner au-dessus d'Amiras, se laissant porter par les courants ascendants.

La vue l'attirait, si paisible, si calme, ne laissant plus rien transparaître des horreurs dont Maria avait été témoin, sous ce même arbre, tant d'années auparavant. Elle respira profondément et perçut une odeur de bois brûlé, de viande d'agneau et de romarin. Des côtelettes sur un barbecue. Le souvenir de l'incendie, de ses chers garçons en danger de mort, et du pire jour de sa vie la frappa avec une clarté si saisissante qu'elle laissa échapper un gémissement plaintif. Voula leva les yeux de son ouvrage.

— Ça va, maman ?

Maria souffla.

— Pourquoi est-ce que ça n'irait pas ? Je n'arrête pas de penser à cette lettre, c'est tout.

— Et si nous parlions à Angelika du village ? Cela lui donnerait peut-être envie de nous rendre visite... Ou de la cueillette d'olives, ou de la fermeture de l'école...

Le crochet de Voula entraînait dans la nappe qu'elle confectionnait et en ressortait.

— Il y a tant de choses à dire, et pourtant, rien ne semble digne d'une lettre si importante.

Maria peinait sur son ouvrage, la soie s'accrochant à ses doigts tordus, mais si elle abandonnait ne serait-ce qu'une journée, elle ne reprendrait jamais son crochet.

— Je sais ! s'écria Voula.

Maria sursauta, son ouvrage tomba par terre et se défit, lui faisant perdre deux heures de travail. Maria esquissa un geste pour donner une tapette sur le bras de sa belle-fille, mais celle-ci esquiva le coup.

— Regarde ce que tu m'as fait faire !

Voula eut du mal à ramasser le crochet, car ses jambes et son ventre étaient trop gros pour qu'elle pût se pencher.

— Commence par parler à Angelika du mariage de Poppy et de Yeorgo. Dis-lui que tu as encore la robe de Poppy, et demande-lui si elle aimerait l'avoir.

— Bravo ! C'est une très bonne idée, Voula. Faisons en sorte de finir cette lettre à temps pour la levée de lundi.

Grognant et soufflant, Voula réussit enfin à attraper l'ouvrage de Maria et se redressa, toute rouge mais triomphante. Au moment où elle se rasseyait lourdement sur sa chaise de jardin, l'un de ses bas noirs, qui lui arrivaient aux genoux, glissa autour de sa cheville, et le téléphone de la maison sonna.

— Jésus, Marie ! cria-t-elle.

Toutes deux se signèrent trois fois de suite.

Vol EZY105, le même jour.

Angie passa les quatre heures de vol jusqu'en Crète à s'inquiéter au sujet de son voyage. Si elle trouvait bel et bien la famille de sa mère, comment serait-elle accueillie ? Elle regrettait de n'avoir pas pris contact avec sa famille crétoise avant sa visite sur l'île, mais elle n'avait aucun moyen de la joindre. Ses intentions étaient bonnes, mais il se pouvait que l'on estime qu'elle se mêlait de ce qui ne la regardait pas. Qui était la famille de son père ? Pourquoi sa mère avait-elle quitté la Crète et coupé les ponts avec sa famille, des années plus tôt ? La réponse à ces questions se trouvait à Amiras, petit village de montagne à l'écart du monde, elle en était persuadée.

Une fois à l'aéroport, elle quitta le hall d'arrivée et, dehors, elle renversa la tête en arrière et ferma les yeux pour savourer le soleil sur son visage. Tout allait bien se passer. Les choses pouvaient difficilement empirer. Sa mère, Poppy, semblait au bord de la dépression nerveuse, et Angie s'inquiétait. Le médecin avait prescrit des somnifères, et elle craignait qu'il ne suggère des tranquillisants lors de sa prochaine visite.

Pour couronner le tout, Angie venait de perdre son travail. Elle se demandait si son mariage pourrait bien avoir lieu dans ces conditions. Jusque-là, elle était pleine d'assurance. Sa vie tournait autour de sa mère et de sa

carrière dans l'édition. Aujourd'hui, son monde vacillait, et elle se débattait dans toutes ces difficultés.

Heureusement, elle pouvait compter sur Nick. Il lui avait promis le mariage, une maison et des enfants, le bonheur, enfin, quoi qu'il arrive. Elle n'aurait pu rêver d'un homme plus aimant ou qui lui fût d'un plus grand soutien.

Bien sûr, elle devait absolument trouver un autre travail le plus vite possible, mais sa priorité pour le moment était de découvrir ce qui perturbait sa mère au point de la rendre malade. Plus les préparatifs du mariage avançaient, plus Poppy semblait souffrir.

Elle avait protesté avec une telle véhémence quand Angie lui avait annoncé qu'elle allait en Crète pour retrouver ses grands-parents qu'elle avait failli renoncer à son voyage. Sa mère l'avait implorée, puis elle avait pleuré, ce qui lui avait brisé le cœur.

— Ne pars pas, Angelika, s'il te plaît... Je t'en supplie !

La situation était terrible. En trente-sept ans, elles ne s'étaient encore jamais opposé l'une à l'autre aussi violemment. Néanmoins, pour être parfaitement honnête, Angie devait admettre qu'elle se servait de son mariage comme prétexte pour rechercher la famille avec laquelle sa mère s'était brouillée. Elle soupçonnait l'exil qu'elle s'était imposé d'être à l'origine de son état de santé.

Angie prit une profonde inspiration et regarda autour d'elle. L'aéroport semblait situé tout près de la ville d'Héraklion. À quelques kilomètres de là se dessinaient nettement les hôtels et les bâtiments de la capitale. Elle observa, à travers la clôture grillagée de l'aéroport, la mer d'un bleu éclatant, au-delà de la piste. Dans l'avion, elle avait regardé par le hublot et, l'espace d'un instant, horrifiée, elle avait eu l'impression qu'ils allaient tomber à l'eau.

Elle se tourna vers l'intérieur des terres. Derrière des rangées de voitures de location et de cars rutilants, de hautes montagnes se dressaient en toile de fond. Elle espérait trouver, au sud de ces sommets qui entouraient le plateau de Lassithi, le village de sa mère.

Soudain, Angie vit une occasion s'offrir à elle. Seule en Crète, sans fiancé, sans mère, sans travail, elle était totalement libre.

Des touristes enthousiastes passaient à côté d'elle avec des enfants surexcités et de nombreux bagages. Légèrement grisée mais plus calme, elle se laissa gagner par leur bonne humeur. Elle baissa les épaules et desserra son étreinte sur la poignée de sa valise.

Elle reprenait confiance en elle. Son plan était simple, et du moment qu'elle trouvait sa grand-mère, il n'y aurait aucun problème. Avec un peu de chance, dans le village d'Amiras, elle découvrirait la cause des crises d'anxiété de sa mère. Les liens familiaux pourraient se renouer, et la santé de Poppy s'améliorer à temps pour le mariage.

Elle loua une voiture à des Grecs souriants et obligeants. Ils lui souhaitèrent la bienvenue en Crète, lui donnèrent une carte de l'île et mirent sa valise dans le coffre pour elle. Elle prit la direction de la côte sud de l'île.

Conduire à droite de la route lui parut étrange. Au moment de changer de vitesse, elle bougea machinalement la main gauche et se cogna à la portière. Le temps de trouver le levier de vitesse de la main droite, elle avait par inadvertance retiré le pied de la pédale d'embrayage, et elle cala.

Allez, Angie, tu vas y arriver ! se dit-elle, essayant de se calmer.

À la sortie de la ville, la circulation diminua et les infrastructures modernes, les magnifiques fontaines, les bâtiments de verre et les rues bordées de palmier disparurent.

À partir de là, les feux de signalisation ne marchaient plus. Les trottoirs se désagrégeaient. Les chantiers de travaux d'entretien des routes paraissaient abandonnés. De vieilles voitures et des caddies de supermarché étaient abandonnés sur le bas-côté de la route. Décidant de s'arrêter pour s'entraîner à passer les vitesses, elle se gara le long d'un trottoir défoncé, coupa le moteur et ferma les yeux.

Main droite sur le levier de vitesse, embraye, passe ta vitesse, débraye.

Elle sursauta en entendant la portière arrière s'ouvrir, elle se retourna vivement et vit un vieux couple s'installer sur la banquette avec deux sacs de supermarché pleins à craquer. L'homme dit quelque chose qu'elle ne comprit pas, vraisemblablement en dialecte crétois.

— Qu'est-ce que... ? balbutia-t-elle.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle pour demander de l'aide à quelqu'un, et s'aperçut qu'elle s'était garée devant un arrêt de bus, constitué d'une chaise à trois pieds attachée à un poteau.

L'homme, qui avait l'air d'avoir cent ans, agita la main en direction du pare-brise et grommela d'un ton bourru :

— *Páme !*

Elle se souvenait que cela signifiait : *Allons-y !*

Une dizaine de minutes plus tard, elle déposait le vieux couple et leurs sacs de courses devant une petite maison de pierre. Un énorme cygne en ciment peint en rose dominait le jardin de devant, et une rangée de sacs de supermarché accrochés à une corde à linge flottait dans la brise. Ses passagers lui offrirent du café, mais elle leur expliqua, dans un grec hésitant, qu'elle devait se rendre à Amiras. L'homme garda une main sur la poignée de la portière ouverte pendant que la dame entraînait dans la maison, et revenait avec une bouteille d'eau et une serviette en papier pleine de gros sablés.

— Elle fait ! cria le vieil homme en anglais, montrant du doigt les biscuits, avant d'indiquer la bouteille contenant le liquide incolore. Ça, *rakí*, je fais ! Très bon, très fort, comme moi !

Il eut un sourire rayonnant et se donna une grande tape sur le ventre.

Angie les remercia, leur dit au revoir et reprit sa route en riant. Elle avait hâte de raconter l'anecdote à Nick. Elle voyait déjà les enfants qu'ils auraient un jour rechignant à aller se coucher, comme tous les enfants, et lui demandant : *Maman, raconte-nous encore l'histoire du vieux couple en Crète !* Nick et elle échangeaient un regard et un sourire tandis qu'elle mettrait ses petits anges au lit. Elle imaginait très bien tout cela. La famille idéale.

Poppy avait dû avoir du mal à s'adapter à la vie à Londres en venant d'un environnement aussi chaleureux. Cette fois encore, Angie se demanda ce qui avait poussé sa mère à quitter la Crète, son soleil et ses rires. Poppy évoquait un conflit familial, mais Angie estimait qu'assez d'eau avait coulé sous les ponts. Il fallait tirer un trait sur le passé, et réunir la famille.

Des fleurs poussaient un peu partout, au bord de la route, formant une sorte de haie d'honneur sur son passage. Des bandes de terre ocre séparaient les oliviers des rangs de vigne dans la campagne vallonnée. Le paysage miroitait sous le ciel d'un bleu éclatant. Au loin, les sommets enneigés se dressaient majestueusement pour défier le soleil de l'après-midi. L'île semblait bien plus grande, bien plus intense qu'elle s'y était attendue.

Elle se gara sur le bas-côté d'une route de montagne et contempla le plateau. Des hameaux de maisons blanches à la chaux étaient rassemblés dans les vallées, au pied des collines onduleuses. Au cœur de chaque village se tenait une église au toit rouge, avec une coupole et un

clocher. Elle descendit de voiture et prit une photo panoramique avec son téléphone portable, subjuguée par la beauté du paysage.

Dans une oliveraie, un peu en contrebas, un troupeau de moutons s'arrêta de paître pour la considérer avec curiosité et, pendant, quelques instants, les clochettes accrochées aux larges colliers rouges des animaux se turent. Le soleil couvrait les épaules d'Angie et la réchauffait. Elle se demanda si Poppy s'était déjà tenue à cet endroit pour admirer le cadre pittoresque, et songea à son exil volontaire de quarante années. Angie pourrait-elle guérir d'anciennes blessures alors qu'elle n'en connaissait même pas la cause ?

Les photos qu'elle prendrait seraient un début. Les voir rappellerait certainement à sa mère de bons souvenirs. Un sentiment de sérénité l'envahit. Au soleil, tout lui semblait plus simple que chez elle. Hélas, à peine fut-elle remontée dans sa voiture que des doutes l'assaillirent. Elle appuya le front contre le volant. Qu'est-ce qui lui avait pris d'aller à l'encontre de la volonté de sa mère, comme cela ? Elle craignait soudain que son plan stupide et égoïste ne lui cause encore plus de chagrin. Sa grand-mère n'était pas au courant de son arrivée en Crète. Elle pouvait encore s'installer dans un site touristique, profiter du soleil, de la mer et du sable pendant quelques jours, et retourner à Londres revigorée. Sa mère serait heureuse – en apparence, du moins. Angie ne pouvait s'empêcher de revenir sans cesse sur les secrets profondément enfouis qui tourmentaient Poppy. Maintenant qu'elle pensait à elle en étant tellement loin, elle se rendait compte de l'intense solitude de celle qui lui avait tout donné.

Si elle trouvait la cause du malheur de sa mère, malgré la gêne que provoqueraient ses recherches, la guérison serait possible.

Cette pensée lui apporta un vif soulagement. Elle démarra, et quitta la scène paisible.

* * *

Après avoir roulé pendant une demi-heure sur la route déserte, enclavée entre les rochers rouges et verts, Angie observa un changement dans le paysage. Il devenait plus sauvage. Un troupeau de chèvres aux poils soyeux et aux longues cornes passèrent sur son chemin, les chevreaux gambadant et s'ébattant joyeusement autour des vieilles chèvres. Sur le bord de la route, les coquelicots et les cistes cédèrent la place à des massifs de sauge et à de grandes étendues d'anémones roses. Les rangées soignées d'oliviers, si emblématiques de la Méditerranée, furent remplacées par des pins aux racines enchevêtrées et des chênes verts, qui se dressaient de manière imposante au-dessus d'elle. La route cahoteuse, de plus en plus sinueuse, montait régulièrement.

Elle prit un virage et, soudain, elle vit la mer dans le lointain. La majesté de la vue lui coupa le souffle. Elle fut tentée de s'arrêter, mais sur cette route dangereuse et impitoyable, il y avait un sanctuaire de fortune à chaque tournant. De nombreux automobilistes avaient dû y perdre la vie. Elle commençait enfin à descendre doucement quand elle vit un panneau Shell. Sa jauge d'essence était allumée ; elle allait pouvoir faire le plein. Ses paumes étaient moites sur le volant et ses cheveux collaient à sa nuque quand elle s'arrêta dans la cour poussiéreuse. Contente de quitter l'habitable étouffant de la voiture, elle salua d'un signe de tête un vieux monsieur assis à l'ombre, devant la boutique de la station-service, et décrocha la pompe.

Un jeune homme sortit en courant de la boutique.

— Attendez, je m'en occupe ! Je vous fais le plein ?

— Oui, s'il vous plaît.

Il prit une éponge dans un seau et lava le pare-brise poussiéreux.

—C'est parfait, merci ! dit-elle, admirant le verre étincelant. Pouvez-vous me dire si le village d'Amiras est loin d'ici ?

—À dix kilomètres. Juste après la ville de Viánnos.

Il jeta un coup d'œil à son bagage à main, avec ses étiquettes d'aéroport, posé sur la banquette arrière.

—Pourquoi allez-vous à Amiras ? Ce n'est pas un endroit touristique.

—Je cherche ma grand-mère, elle habite là-bas.

—Comment s'appelle-t-elle ? Mon grand-père est d'Amiras, dit-il en indiquant le vieil homme d'un signe de tête, il la connaît sûrement.

—Kondulakis Maria, mais je ne connais pas son adresse exacte.

Tandis qu'il parlait à son grand-père, la pompe s'arrêta avec un bruit sourd. Quarante-neuf euros. Elle sortait un billet de cinquante euros de son portefeuille et leva les yeux au moment où le vieil homme crachait dans la poussière. Elle ne vit pas son visage, caché dans l'ombre, avant qu'il ne se détourne et n'entre dans la boutique.

—Gardez la monnaie, dit-elle. Merci encore pour le pare-brise... Alors, votre grand-père connaît ma grand-mère ?

—Non.

Le jeune homme, devenu grave, évita son regard et s'éloigna.

Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur tandis qu'elle démarrait, et vit les deux hommes, debout côte à côte, qui la regardaient partir.

* * *

Dans la rue principale de Viánnos, la dernière ville avant le village de sa grand-mère, Angie se gara en marche

arrière sur un emplacement étroit derrière un pick-up rouge. Une chèvre se tenait à l'arrière du véhicule. Elle la regarda fixement et bêla comme si elle doutait de son talent pour se garer. Angie traversa la route et s'assit à la terrasse d'un café, à l'ombre d'un arbre gigantesque. Ses branches, enchevêtrées au-dessus de sa tête, étaient chargées des premières feuilles du printemps. Les fils électriques et les ampoules se faufilaient entre les rameaux et se balançaient dans la brise légère.

Elle devait maintenant trouver un logement. Elle pensait y arriver facilement, car elle avait vu sur Internet de nombreuses chambres à louer à Viánnos. Cependant, avant toute chose, elle allait prendre un café et se détendre un peu.

Un serveur approcha et suivit son regard.

— Cet arbre a plus de mille ans.

— Waouh ! Il est tellement vieux...

Elle posa sa paume contre le tronc de l'arbre et sentit la chaleur du soleil sur son écorce noueuse. Elle s'imprégna de l'atmosphère de la petite place. Peut-être sa mère s'était-elle reposée ici, elle aussi, peut-être avait-elle touché cet arbre et souri en levant les yeux vers ses branches.

Le serveur la rappela à la réalité.

— Qu'est-ce que je vous sers, Mademoiselle ?

Trop fatiguée pour parler grec, elle répondit en anglais.

— Un café, s'il vous plaît.

— Un café frappé, un Nes, un café turc ?

— Un café frappé, s'il vous plaît.

Un café glacé la rafraîchirait tout en lui apportant la caféine dont elle avait cruellement besoin.

— D'où êtes-vous ?

Elle se tapota la poitrine.

— D'Angleterre. Je suis anglaise.

— Ah ! Je m'appelle Manoli. Je parle parfait anglais. Vous voulez quelque chose, vous me dites, d'accord ?

Pendant qu'il lui préparait sa boisson, elle observa avec plaisir le désordre de la ville, amusée. Viánnos, petite cité délabrée, miteuse, et pourtant assez pittoresque pour figurer sur une carte postale, lui plaisait beaucoup. Du chèvrefeuille grimpait sur la façade d'une maison blanchie à la chaux et s'enroulait autour des volets bleus. Le parfum de ses fleurs embaumait l'air du soir naissant. De vieilles dames au visage fier qui se tenaient bien droites, toutes de noir vêtues, traversaient la rue d'un pas traînant, obligeant les voitures à s'arrêter. De temps en temps, plusieurs voitures faisaient marche arrière pour laisser passer les véhicules arrivant en sens inverse sur la route truffée de nids-de-poule. De vieux messieurs se saluaient avec l'énergie d'amis de longue date. Tout le monde souriait, tout le monde criait.

Manoli, large d'épaules, bronzé, beau avec son regard de braise, lui apporta son café glacé et s'assit à sa table sans y avoir été invité.

—Comment vous appelez-vous ? Vous êtes d'où, en Angleterre ? Vous êtes mariée ? Vous avez sœur ? Pourquoi vous êtes ici, pour vacances ?

Amusée par son intérêt, elle répondit à toutes ses questions.

—Je suis ici pour retrouver mes grands-parents.

—Vos grands-parents, qui sont-ils ? demanda Manoli.

Angie hésita, se rappelant l'ambiance à la station-service.

—Les Kondulakis, d'Amiras... C'est près d'ici, n'est-ce pas ?

Il recula vivement la tête, comme s'il avait reçu une gifle.

—Kondulakis, vous êtes la petite-fille de Kondulakis Maria ?

Il écarquilla les yeux. Elle sentit sa gorge se serrer.

—À vrai dire, je ne sais pas où ils habitent, et ils ne

savent pas que je suis ici. Vous les connaissez ? Enfin, balbutia-t-elle, je ne vais peut-être même pas...

— Attendez.

Il se leva et lui posa une main sur l'épaule, tout en sortant un portable de la poche de son jean. Il composa un numéro et, quelques secondes plus tard, se mit à parler d'une voix forte au téléphone tout en faisant de grands gestes de sa main libre.

Elle songea à s'enfuir, mais quelqu'un avait bloqué sa voiture. Elle avait du mal à comprendre le dialecte crétois de Manoli, mais elle saisit tout de même quelques mots.

— Je t'assure, elle est ici, en face de moi !

Il tendit brusquement la main vers elle, paume levée vers le ciel, comme si la personne à laquelle il s'adressait pouvait le voir.

— Oui, j'en suis sûr, *malákas*¹... Sa petite-fille !

Ne sachant pas à quoi s'attendre, Angie posa les deux pieds par terre et se laissa glisser sur le bord de sa chaise. Plusieurs personnes surgirent de nulle part, entourèrent sa table et la regardèrent fixement, l'air ébahi.

Manoli reporta son attention sur elle.

— Le nom de votre mère ?

— Poppy, répondit-elle. C'est le diminutif de Calliope.

Il leva les yeux au ciel.

— Le nom de ton père ?

— Yeorgo, mais il est mort.

Il la regarda, les yeux plissés, puis il prit une profonde inspiration et se remit à parler au téléphone, émaillant son discours de *malákas*, un juron courant traduisant en l'occurrence sa surprise. Son ton animé attirait l'attention des passants. Certains s'arrêtèrent, bouche bée, la tête légèrement inclinée sur le côté. Un vieil homme qui marchait avec une canne s'arrêta au beau milieu de la rue

¹ Juron signifiant littéralement « branleur », employé dans des acceptions détournées.

et considéra Manoli et Angie d'un œil noir. Un camion freina brusquement, dans un crissement de pneus. Un embouteillage se forma. Tout le monde regardait fixement le serveur.

— Vous allez à Amiras ce soir ? lui demanda-t-il.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre et secoua la tête.

— Non, demain matin.

Après quelques mots supplémentaires, Manoli raccrocha.

— Je téléphone à Demitri du supermarché d'Amiras. Il est de la famille des Kondulakis. Demain, il vous amène chez votre grand-mère.

— Merci beaucoup, c'est très gentil de votre part...

Le vieil homme qui avait interrompu la circulation s'approcha d'elle clopin-clopant. Il la foudroya du regard, les lèvres serrées, la mâchoire en avant. Son visage dur semblait avoir vu ce qu'il y avait de pire en ce bas monde. Il l'observa un moment, puis son expression s'adoucit, il sourit et lui tendit la main. Elle la serra dans la sienne.

— Bienvenue ! Je suis Thanassi Lambrakis.

Elle sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine.

— Lambrakis... Moi aussi, je suis une, Lambrakis ! s'écria-t-elle.

C'était tellement inattendu. Cet homme faisait-il partie de la famille de son père ? Sa quête pouvait-elle se résoudre aussi facilement ?

— Évidemment, dit Manoli avec un sourire moqueur. Lambrakis et Kondulakis sont les deux noms les plus répandus, dans la région. Nous sommes des centaines dans le coin, et des milliers dans le monde. Nous remontons à l'Empire byzantin.

Il pointa son pouce sur sa poitrine.

— Je m'appelle Manoli Lambrakis. Manoli vient d'Emmanouil, qui veut dire Dieu. Lambrakis désigne la lumière.

Son expression reflétait sa fierté, comme s'il était le seul à porter le nom de Lambrakis.

— La petite lumière, rectifia le vieil homme. *Akis* veut dire petite.

Manoli redressa les épaules et gonfla le torse, jetant au vieillard un œil mauvais, puis il se tourna à nouveau vers elle.

— Ici, on dit le nom de famille d'abord, alors mon nom signifie : la lumière de Dieu.

Il écarta les mains avec componction.

— La petite lumière de Dieu, dit le vieux.

— Va t'asseoir, vieil homme ! cria Manoli.

Angie avait peine à contenir son enthousiasme.

— Manoli, est-ce que nous sommes parents ?

Manoli pouffa et détourna la tête, comme si l'idée d'être le parent d'une anglaise le dégoûtait. Il répondit avec un sourire narquois.

— Platon disait : si on remonte assez loin, on découvre que nous sommes tous parents.

L'enthousiasme d'Angie retomba. Rien n'était jamais simple.

Le vieil homme rit, hocha aimablement la tête, et alla s'asseoir à une autre table. Le camion redémarra dans un nuage de fumée noire, la circulation reprit.

Des enfants s'accrochaient à la chaise d'Angie, lui touchaient les bras et lui caressaient les cheveux tout en se parlant les uns aux autres.

— Ouste, ouste ! dit Manoli en les chassant d'un geste de la main, avant de reporter son attention sur elle. Le frappé est pour moi, vous ne payez pas, d'accord ? Vous avez besoin de quelque chose, vous me dites.

Il écarta les mains comme pour prouver son ouverture d'esprit, et lui fit un clin d'œil exagéré.

— Y a-t-il un office de tourisme, quelque part ?

— Office de tourisme, qu'est-ce que vous voulez ?

C'est moi, l'office de tourisme. Pas besoin d'office, on a *kafenío*... Dites-moi !

Elle hésita en pensant à son clin d'œil suggestif. Elle ne voulait pas que le très serviable Manoli sache où elle dormirait.

— Y a-t-il un hôtel, quelque part ?

Il eut un grand sourire et se donna une grande tape sur la poitrine.

— Ah, j'ai une chambre !

Oh, non !

— Une très bonne chambre, je fais un prix spécial pour vous, au-dessus de mon *kafenío*.

Il regarda furtivement ses seins, avant de lever à nouveau les yeux sur son visage, puis il indiqua un balcon délabré d'un air triomphant.

— Merci, Manoli, mais j'ai besoin d'un endroit tranquille, loin de la route.

Son sourire s'évanouit et il répondit avec moins d'enthousiasme.

— D'accord... Ma cousine a des chambres, très jolies, très calmes. Combien de jours ? Je l'appelle.

* * *

La chambre aux murs blancs contenait un lit en sapin neuf et une armoire contenant un seul cintre, et la minuscule salle de bains attenante avait dû être carrelée par un aveugle. Constatant qu'il n'y avait qu'une petite serviette et pas de savon, elle ressortit, fermant la porte derrière elle, et se mit en quête d'un magasin.

Sur le chemin du retour, son estomac commença à grogner, et le *kafenío* de Manoli lui sembla être la solution de facilité.

— Content de vous revoir, Mademoiselle ! La chambre est bien, oui ? Que voulez-vous ?

Il remarqua son sac de courses.

— Qu'est-ce que vous avez acheté ?

— Rien de très intéressant, Manoli, mais j'ai faim...
Vous avez un menu ?

— Pourquoi un menu ? Dites-moi ce que vous aimez, c'est moi le menu !

— De la moussaka ? des côtelettes d'agneau ? des sardines ?

— Ah, tout est fini, mais nous avons des pizzas ! Toutes les pizzas, sauf la quatre-saisons, parce que nous n'en avons que trois...

Elle ne saisit pas la plaisanterie.

— Vous avez de la salade grecque ?

— De la salade grecque, mais bien sûr ! Nous sommes en Grèce. Nous avons toujours de la salade grecque ! Je fais la meilleure salade grecque de Crète, tout le monde le sait.

Elle rit.

— Et un verre de vin rouge, s'il vous plaît.

Tandis qu'il s'affairait à lui préparer son repas, la nuit tomba. Elle observa les habitants du coin et s'aperçut qu'elle ne détonnait pas : avec son teint olivâtre, ses yeux marron et ses longs cheveux bruns, elle aurait aisément pu passer pour une Crétoise. Elle venait à peine d'arriver sur l'île, et pourtant, elle éprouvait déjà le désir d'y avoir sa place.

Dans la lumière crue des ampoules qui pendaient entre les branches du vieil arbre, Angie pensa au village d'Amiras et à ses grands-parents. Elle pensa aussi à sa mère, et se demanda pour la énième fois si elle avait pris la bonne décision. Si seulement elle avait compris ce que Manoli avait dit au téléphone ! Cependant, les parents de sa mère étaient aussi sa famille à elle, et elle avait le droit de les rencontrer, de les connaître. Hélas, malgré les paroles d'encouragement qu'elle se répétait intérieurement, l'angoisse la tenaillait.

* * *

Le lendemain matin, Angie regarda son reflet dans le miroir. Que penseraient-ils d'elle ? La première impression était très importante. Elle soupira, et un rond de buée apparut sur la glace.

Calme-toi, s'adjura-t-elle intérieurement. C'est la famille, pourquoi stresser ?

Elle avait mis ses plus beaux vêtements et des bijoux, et s'était attaché les cheveux en queue-de-cheval. Honteuse de s'apercevoir qu'elle n'avait pas pensé à apporter un cadeau, elle décida d'acheter quelque chose dans une boutique du coin. Cependant, avant toute chose, elle avait besoin d'un café.

Au *kafenío*, elle s'effondra sur une chaise.

— Vous allez voir votre *yiayá*¹, maintenant, Mademoiselle, oui ? lui demanda Manoli avec un sourire rayonnant.

— Je vais prendre un café, d'abord. Je suis nerveuse, Manoli... Comment suis-je ?

Ses mains étaient moites, son cœur martelait sa poitrine.

— Très jolie.

Le sourire de Manoli s'élargit.

Un âne adorable passa sur la route. Un vieil homme qui portait une salopette couverte de poussière et une casquette noire était assis sur son dos. Du fourrage tombait d'un ballot posé sur la croupe de l'animal.

Chatoyant dans le soleil méditerranéen, un camion-citerne jaune vif avançait lentement derrière l'homme sur sa monture. De temps en temps, le sifflement de ses freins à air comprimé couvrait le claquement régulier des sabots. Angie remarqua que le conducteur du camion lisait le journal tout en remontant lentement la rue. Ces gens étaient tellement décontractés !

1 « Mamie » en grec.

Ses grands-parents seraient sans doute ravis de la voir, après tant d'années. C'était elle qui était responsable de ce premier pas vers des retrouvailles familiales. Se décider n'avait pas été facile, et elle regrettait d'avoir fait de la peine à sa mère, mais elle espérait que celle-ci finirait par la remercier d'avoir pris cette initiative.

— Est-ce que je devrais acheter des biscuits à ma grand-mère, ou plutôt des chocolats, Manoli ?

— Bah ! Prenez quelque chose qui restera après votre départ. Vous voyez le magasin de fleurs, là-bas ? Il y a des beaux citronniers. Je fais du café, achetez un citronnier ! Vous pouvez le laisser ici, je le mettrai dans votre voiture quand vous passerez.

Elle alla acheter un citronnier de plus d'un mètre de haut, qui avait déjà quatre gros citrons.

— Vous payez combien ? lui demanda Manoli.

— Huit euros.

— Ils vous volent.

Il tendit la main vers elle pour indiquer sa tenue.

— On ne s'habille pas comme ça pour aller dans un magasin.

Là-dessus, il cueillit un citron et l'emporta dans sa cuisine.

* * *

Angie traversa Viánnos avec le citronnier posé sur le siège, côté passager. Ses feuilles lisses et brillantes, vert foncé, effleuraient la vitre arrière, et une bonne odeur d'agrumes flottait dans l'habitacle. Le village en fer à cheval d'Amiras, à flanc de coteau, offrait une vue magnifique sur la mer de Libye.

Elle vit le monument aux morts de la Seconde Guerre mondiale, un simple cortège d'hommes plus vrais que nature, sculptés dans des blocs de marbre blanc. Leurs silhouettes longeaient la route qui menait au cœur du

village. Elle se demanda si le monument avait été érigé avant le départ de sa mère. Elle s'arrêta et en prit une photo depuis sa voiture.

Profitant d'avoir son portable à la main, elle regarda le dernier cliché qu'elle avait pris avant de partir : le visage endormi de Nick, calme, paisible, comblé. Ses épais cheveux noirs tombaient sur son front et lui donnaient un air de petit garçon. Sa bouche, détendue, lui rappelait son grand sourire honnête et ses belles dents régulières.

Elle adorait le regarder dormir. C'était un peu bizarre de le prendre en photo sans qu'il le sache, mais elle avait voulu un souvenir de ce moment de bonheur, des plaisirs qui l'avaient précédé, à emporter avec elle en Crète.

Ils avaient fait l'amour, véritablement fait l'amour, à la lueur vacillante des bougies disposées çà et là dans la pièce. Un disque de Puccini passait en fond sonore, une bouteille de champagne attendait dans un seau à glace, et des chocolats belges étaient posés sur la table de chevet.

Peut-être parce qu'ils allaient être séparés pendant une semaine pour la première fois en trois ans de vie commune, ils avaient été plus proches que jamais. Une passion intense et douce à la fois les avait animés. Cette nouvelle expérience n'avait rien eu de commun avec leurs ébats habituels, tumultueux, bruyants, énergiques, et qui les laissaient chaque fois à bout de souffle.

Ils s'étaient affalés dans le canapé avec un repas grec tout préparé devant eux et leur vieux film préféré. Tout en se donnant mutuellement à manger des feuilles de vignes farcies et de petites côtelettes d'agneau, ils chantèrent en chœur « As time goes by » et « It had to be you ». Nick avait imité la voix de Humphrey Bogart pour lui dire : « Rejoue-la, Sam¹. » Elle avait battu des cils et

1 Allusion au film *Casablanca* (1942).

avait essayé de prendre un air triste, mais n'avait pas pu s'empêcher de rire.

Ils s'étaient murmuré des mots qui signifiaient tout et rien, des citations de films, des promesses sensuelles, avaient partagé leurs rêves. Ils avaient ri, s'étaient beaucoup embrassés. À mesure que la nuit tombait, leurs caresses s'étaient faites plus pressantes, éveillant le désir d'être encore plus proches, nus, enlacés.

Enfin, tandis que l'aria de *Madame Butterfly* s'élevait dans la chambre, Angie s'était cramponnée à Nick alors qu'une vague d'émotion la submergeait. Brûlant d'une passion dévorante, elle s'était abandonnée tout entière au plaisir intense qu'elle éprouvait et avait crié son prénom, avant de s'effondrer, à bout de souffle, épuisée, sur les draps.

Après avoir fait l'amour, elle avait pleuré, sans vraiment s'expliquer pourquoi. Il l'avait serrée contre sa poitrine et lui avait caressé les cheveux jusqu'à ce qu'elle soit à bout de larmes.

* * *

Angie se laissa aller en arrière sur son siège, ferma les yeux et laissa les émotions l'envahir. Elle repensa aux derniers mots de Nick, à l'aéroport, avant leur baiser d'adieu. *Je t'aime, Angie Lambrakis. Tu vas me manquer... Appelle-moi au moins dix fois par jour !*

Elle soupira, jeta négligemment son téléphone sur le siège côté passager, et se concentra sur le moment présent.

La petite chapelle à côté du monument aux morts avait l'air assez moderne. Entre les portes ouvertes, on pouvait voir des centaines de lanternes dorées soigneusement astiquées suspendues au plafond. Elle prit une autre photo, se demandant quelle en était la signification. Elle pourrait poser cette question à sa grand-mère s'il y avait un silence gêné dans la conversation.

Elle se rendait compte qu'elle essayait de gagner du temps. Certes, elle tenait à découvrir ce qui contrariait tant sa mère, depuis toutes ces années, mais ce n'était pas tout. Elle espérait aussi en apprendre davantage sur son père, Yeorgo. Poppy lui avait dit qu'il était mort, à la guerre, avant même sa naissance. Il devait y avoir plus à dire sur le sujet, mais sa mère refusait de parler de lui.

Angie avait besoin d'en savoir davantage sur son père. Cela était-il si difficile à comprendre pour sa mère ? Elle voulait voir l'endroit où son père était né, où il avait grandi, savoir s'il avait des frères et sœurs encore en vie. Elle voulait aussi découvrir la vie et la famille crétoises de Poppy. Elle cherchait ses racines, et elle savait qu'elle ne se lancerait pas véritablement heureuse dans cette nouvelle étape de sa vie sans les avoir trouvées.

Un car s'arrêta non loin de là, des touristes en descendirent, appareil photo à la main. Elle redémarra et pénétra dans le village d'Amiras.

Une boulangerie, un *kafenío*, un supermarché et un bureau de poste étaient rassemblés autour de la place centrale. Elle se gara devant le supermarché. Les hommes assis à la terrasse du *kafenío* voisin tendirent le cou pour la regarder.

— *Yia sas*¹ ! leur cria-t-elle, consciente que c'était à l'étranger de saluer en premier.

Ils sourirent et lui répondirent.

Elle entra dans la boutique faiblement éclairée, et resta quelques instants aveuglée après avoir été exposée au soleil éclatant. Derrière le comptoir se tenait un bel homme bien bâti, âgé d'une quarantaine d'années, qui regardait un match de basket-ball à la télévision. Il leva les yeux vers elle, écrasa sa cigarette dans un cendrier plein et se leva.

1 « Salut » en grec.

— Angelika ? Je suis Demitri. Bienvenue !

Il lui serra la main avec un sourire prudent, l'observant avec curiosité.

— Ta grand-mère t'attend.

— Merci, Demitri. Je lui ai apporté un citronnier, il est dans la voiture...

Elle rougit, regrettant de ne pas avoir aussi apporté des gâteaux, ou un cristal taillé. Les vieilles personnes aimaient recevoir des bibelots. Elle avait entendu dire que les Crétois étaient des gens extrêmement généreux, et elle avait peur de paraître pingre. Elle prit conscience qu'elle voulait vraiment que sa famille l'aime. Paralysée par le désir de rencontrer cette famille et d'être acceptée, elle se contenta de regarder le visage de Demitri. Son sourire s'élargit.

— Un citronnier ? Cela va plaire à Maria. Laisse la voiture ouverte, quelqu'un l'apportera à la maison.

Il ne prit pas la peine de fermer la porte du supermarché. Ils remontèrent ensemble une ruelle étroite sur une cinquantaine de mètres, puis tournèrent à gauche au niveau d'une rangée de poubelles vertes. Des chats au museau sale, hauts sur pattes et maigres, fouillaient dans les détrit. Ils les regardèrent passer avec de grands yeux ternes, agitant le bout de leur queue tendue. Angie suivit Demitri dans un escalier en ciment aux marches inégales, bordé d'arbres dont les branches se rejoignaient au-dessus de leur tête.

L'air était plus frais, à l'ombre. Les pensées d'Angie se tournèrent à nouveau vers sa mère. Poppy avait grandi ici, elle avait joué ici enfant et avait marché dans cette petite rue avec le père d'Angie. Qu'est-ce qui l'avait poussée à quitter la Crète ? Pourquoi refusait-elle de parler du père d'Angie et de sa patrie ? Gagnée par la mélancolie et par l'appréhension de rencontrer sa grand-mère, Angie se prit à redouter ce que l'avenir proche lui réservait. Elle cher-

cha une excuse pour faire demi-tour, craignant soudain que la brouille familiale ne s'explique pas par une simple querelle. Et si une haine profonde l'attendait ? Pourquoi n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Sa grand-mère était peut-être dérangée, en colère, violente, aussi farouchement opposée à des retrouvailles que l'était Poppy.

C'était peut-être pour cette raison que sa mère avait protesté avec tant de véhémence quand Angie lui avait fait part de son projet. En dépit de l'ombre des arbres, la sueur perlait sur son front.

Elle sursauta quand une poule rousse passa en courant devant elle. Elle avait l'impression d'avoir des jambes de plomb, avançait péniblement, comme si tout son corps était réticent. En haut de l'escalier, le soleil perça de nouveau. Ils marchèrent jusqu'à une petite maison au toit rouge. Le jardin regorgeait de fleurs, les massifs rouges, roses et violets se disputant la place, les plantes débordant d'un curieux assortiment de seaux et de bidons.

Deux oliviers au tronc noueux marbraient l'endroit de leur ombre. Dans un coin du jardin se trouvait un four de pierre peint en blanc. Une hache, une faux et une pioche étaient accrochées à de longs clous enfoncés dans le mortier. L'éclat de l'arête de leurs lames noircies par les ans suggérait que les outils avaient été récemment aiguisés. À une grosse branche de l'un des oliviers était attachée une chaîne, au bout de laquelle pendaient deux crochets de boucher parfaitement immobiles. Derrière les arbres, un rectangle de terre rouge fraîchement retournée était sillonné de rangées de légumes soigneusement alignées.

Demitri, qui, bien qu'il soit fumeur et ait quelques kilos de trop, semblait n'avoir pas souffert de la montée de la côte, s'aperçut qu'elle avait le souffle court.

— Ça va, Angelika ?

— Donne-moi juste une minute, ça va aller...

Elle prit une profonde inspiration et expira lentement.

— Ne t'inquiète pas, c'est l'altitude.

Il indiqua la maison d'un signe de tête.

— Cette maison a deux cents ans, et les arbres sont trois fois plus vieux !

Il écarta le rideau de lanières multicolores de la porte.

— *Yiyá !* cria-t-il.

Elle porta une main à son cœur et sentit qu'il martelait sa poitrine. Elle était sur le point de rencontrer sa grand-mère. La porte était basse, et les deux marches en pierre du seuil étaient encadrées de murs de cinquante centimètres d'épaisseur. Elle entra dans un salon frais, aux murs blanchis à la chaux et aux meubles simples. Une icône aux couleurs crues montrant saint Georges en train de terrasser le dragon était accrochée au mur le plus long, et une lampe de cuivre pendait au-dessus d'une table ronde en bois. Une vieille dame aux yeux perçants était assise dans le canapé.